

De la logique du pas-tout

Alain Colombo

Ainsi la cause du désir, bien qu'elle anime tout être parlant, est en fait une question sans réponse qui fait objection au savoir. Elle conduit Lacan à inventer l'objet a pour signifier que fondamentalement il n'y a pas d'existence de la cause.

Et puisque la cause ne peut se dire, puisque le sujet de la parole se trouve divisé de sa cause, il faut donc admettre avec Lacan que la castration est incluse dans la structure même du langage et qu'elle impose au sujet une limitation de jouissance.

Avec le mathème S (\mathcal{A}) Lacan désigne la logique du pas tout signifiant qui spécifie la structure du sujet parlant. Cette notion de pas tout signifiant laisse pressentir le rapport qu'il établira plus tard avec la femme en tant que pas toute phallique. Il dévoile par là l'affinité de la position féminine avec le manque de signifiant dans l'Autre faute d'un signifiant qui rendrait compte de la féminité comme telle.

Ce faisant, à partir du séminaire Encore, il dégagera de l'Autre symbolique fondamentalement structuré par un trou (tout ne peut pas se dire) un Autre réel sexué sensé désigner une part de la jouissance dite féminine. Il qualifie cette jouissance d'excédentaire par rapport à la jouissance phallique ou encore de jouissance pas toute phallique. Elle porterait la femme au-delà de la jouissance phallique vers une Autre jouissance.

Ces deux versions de S (\mathcal{A}) ne signifient pas qu'il y a un Autre de l'Autre car, entre S (\mathcal{A}) pris comme manque symbolique et S (\mathcal{A}) pris comme Autre réel sexué, il y a tout un parcours qui consiste à la mise en place de la fonction phallique c'est-à-dire de la fonction du semblant pour recouvrir le manque symbolique initial et lui donner la consistance du féminin. D'une certaine manière il va falloir créer la femme pour donner sens à l'empire du phallus.

Dans cette perspective, S (A) examiné du point de vue du symbolique est un préalable, un en deçà de la fonction phallique et S (A) pris sous l'angle du réel sexué apparaît comme un au delà de cette fonction.

Se positionner dans cet au-delà quand on est une femme ou atteindre son bord quand on est un homme nécessite un parcours, une construction, une élaboration de fantasme.

Mais que signifie S (A) dans sa version symbolique ?

Cela signifie que le rapport au langage est un rapport compliqué à cause de l'existence d'un trou fondamental dans le champ de la parole qui rend impossible à quiconque de déterminer ce qu'il est ou ce qu'il représente.

Cette catégorie de l'impossible est structurellement inhérente au logos. C'est précisément cet impossible qui fonde le réel comme notion immédiatement coextensive au symbolique.

Tout ne peut pas se dire et c'est précisément ce manque de signifiant que l'énonciation inconsciente de tout sujet ne cesse de questionner. C'est là l'intuition fondamentale qui permet à Lacan de délimiter le champ freudien et de donner sa définition du signifiant :

« Un signifiant c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ».

Ce défaut de signifiant introduit un manque, un manque d'être, un manque à être.

L'Autre est donc profondément étranger à nous, il est troué, manquant mais nous n'avons pas d'autres possibilités que d'y recourir pour essayer de déterminer ce que l'on est ou ce que l'on représente pour lui. Ainsi nous nous orientons en fonction de ce que nous imaginons que l'Autre veut de nous ou pense de nous. Nous nous orientons par le biais des identifications mais dans ce rapport à l'Autre, rien ne peut garantir que c'est ça que l'Autre pense ou veut de nous. Cependant pour continuer à exister il nous faut ignorer que la réponse à la question de notre désir n'existe pas. Il nous faut construire un fantasme fondamental, nous inventer un roman familial, une petite histoire où nous interprétons le désir de l'Autre.

S (A) signifie que même pour le sujet névrosé il y a une forclusion ; une forclusion de

la garantie de l'Autre.

En conséquence l'accès à la réalité est sous la dépendance du fantasme dont l'origine relève d'un délire que nous pouvons qualifier d'universel.

Cette ignorance de la forclusion de la garantie de l'Autre recouvre le concept freudien de refoulement, le concept de *verneinung*.

Le refoulement fondamental consiste à ne pas admettre de savoir que la réponse à la question du désir de l'Autre n'existe pas.

Le refoulement revient en fin de compte à dire non à non. Le refoulement c'est : ne savoir qu'on ne peut pas savoir quel est le désir de l'Autre.

Cette condition est nécessaire car si on savait cela, il est sûr qu'on s'arrêterait de parler. Quel serait notre désir si nous n'imaginions pas qu'il y a une vérité du côté de l'Autre qui dit la vérité sur nous ?

Cela a conduit Lacan à déclarer que la fonction paternelle est aussi une suppléance. Une suppléance pour pallier cette forclusion fondamentale du manque de garantie de l'Autre. Tout se passe comme si la mise en jeu de la figure paternelle permettait de dire : « mais si il y en a Un qui garantie l'Autre, qui fait que l'Autre existe, qui fait qu'il y a un code symbolique qui permet de nous orienter ! ». C'est ça le grand espoir qui nous fait construire une figure de père idéal, qui nous fait au besoin recourir au dieu de la religion ou de la science pour qu'il y en ait au moins Un pour assurer qu'il y a une vérité.

Ainsi la cause du désir, bien qu'elle anime tout être parlant, est en fait une question sans réponse qui fait objection au savoir. Elle conduit Lacan à inventer l'objet a pour signifier que fondamentalement il n'y a pas d'existence de la cause.

Et puisque la cause ne peut se dire, puisque le sujet de la parole se trouve divisé de sa cause, il faut donc admettre avec Lacan que la castration est incluse dans la structure même du langage et qu'elle impose au sujet une limitation de jouissance.

Cette question de la jouissance nous conduit à aborder maintenant la question de S (A) du point de vue du réel.

De ce point de vue, S (A) pose la question

du lestage du signifiant dans le corps, de son inscription.

Tout le monde sait bien que parler affecte le corps. On le sait mais ce n'est en rien une évidence. On se rend tous plus ou moins compte que le corps est subverti par le champ de la parole et que cette subversion est liée à l'intense érotisation du corps suscitée par notre rapport au langage. Nous avons tous l'intuition que cette érotisation est autant source de félicité que de dévastation et qu'elle recouvre le corps d'un voile fondamentalement énigmatique au point de nous donner à penser qu'il ne nous appartient pas vraiment, que nous n'en disposons pas comme nous voulons. (Pas plus d'ailleurs que de celui de l'autre sauf peut être à se désigner comme pervers.)

Très tôt, les théories sexuelles infantiles essaient de contenir cette érotisation dont le corps fait l'objet. Ces élaborations infantiles sur la jouissance érigent en elles-mêmes la question du phallus. Ce sont les premières réponses au manque que l'enfant ressent chez sa mère.

Or si l'enfant perçoit effectivement un manque chez elle, il ne peut y répondre qu'avec ce qu'il a; soit: avec son corps. Mais cette réponse pose problème. Elle doit trouver une limite. Car comment pourrait-il soutenir cette identification au phallus que la mère n'a pas sans disparaître aussitôt comme sujet?

Il ne pourra jamais être à la hauteur de ce rien plus grand que tout auquel le convoque l'amour maternel. Aussi pour ne pas disparaître, pour ne pas céder à la pulsion de mort, donc pour continuer à exister il lui faudra rejeter au dehors de lui la signification du phallus c'est-à-dire externaliser cette jouissance mythique du corps qui le réduirait au néant

Mais dès lors, la signification du phallus vient doubler le champ de la perception de sa présence énigmatique faisant en sorte que la cause du désir (l'objet a) projetée à l'extérieur délimite un réel toujours plus ou moins lourd de la présence de la Chose et de sa composante incestueuse. Partout où il y a perception le réel insaisissable se donne comme agalma, comme objet caché derrière le voile.

Pour illustrer ce point, je voudrais évoquer le cas d'un patient présentant un trouble maniaque. Son discours fait scintiller de façon exemplaire la présence de la Chose. Tout son

univers est habité par elle. La Chose peut se loger dans n'importe quel objet entrant dans le champ de sa perception. Ainsi la rencontre avec un simple caillou peut provoquer chez lui un moment d'effusion, l'accomplissement d'un rêve cosmique, une communion avec la nature où lui et l'objet se trouvent confondus dans un état de complétude idéale.

La métaphore citée par Lacan dans l'instance de lettre dans l'inconscient: « L'amour est un caillou riant sous le soleil » me paraît étonnamment illustrer ce registre de la Chose qui du fond de l'univers semble appeler notre sujet. Cet appel a été si fort au cours d'une crise maniaque récente que ce patient a tout abandonné (famille, travail) pour se « fondre » dans la nature. Et là, noyé dans le vaste tout, pendant les quelques mois de son voyage pathologique, il a effacé toute trace de son existence dormant sous les étoiles et se nourrissant de ce que cette mère providentielle lui offrait.

Ce voyage pathologique me semble donner une illustration significative de l'acting out comme sortie de scène (scène de sa vie ordinaire, scène de la thérapie). Cette sortie de scène se produit toutefois sans effondrement du registre de l'imaginaire comme on peut le voir dans les passages à l'acte mélancoliques. Ce patient, en effet, se maintient en vie par le rêve d'une totalité conquise et par l'affirmation qu'il y a de l'Un et ceci: malgré la perte de toute notion de limite. Il flotte dans une existence de rêve, un rêve d'apesanteur, identifié au « tout » d'un phallus imaginaire unificateur.

La sortie de scène du mélancolique, par contre, suppose un effondrement du registre imaginaire par identification anéantissante à l'objet perdu (objet a). Le sujet se trouve identifié au « rien » du phallus et dès lors, seul ce « rien » subsistera pour lui. C'est dire qu'il lui faudra choir de la scène d'un monde qui s'éteint avec lui; il lui faudra retourner au néant dont il provient.

Ces occurrences nous montrent que Le réel peut à tout moment se plaquer sur le sujet et l'entraîner à sa perte si rien ne vient limiter son identification à l'objet a. En conséquence, la survie du sujet exige le rejet au dehors de la signification phallique et le maintien d'un certain écart entre le sujet et le réel, entre le sujet et l'objet.

La nécessité de ce rejet au dehors de la signification phallique est sans doute ce qui fait dire à Lacan que la jouissance phallique est fondamentalement une jouissance hors corps et que, si la jouissance a encore un rapport avec le corps du sujet, c'est dans le champ des pulsions partielles qu'il faudra la rechercher; des pulsions considérées comme les restes de la jouissance mythique du corps en tant que phallus parfait du corps maternel; des pulsions considérées comme première mise en forme de la demande de l'Autre.

Sans cette limitation, sans cet interdit, le sujet se trouve sans défense face au fantasme du corps morcelé. Aussi il faut bien que le sujet rencontre une limite dans son identification à l'objet a sans quoi se manifeste la tyrannie de l'Autre, sans quoi sa jouissance s'impose

Cette limite le sujet la doit à la fonction paternelle, à la mise en jeu du signifiant du nom du père qui déplace vers un autre lieu que vers le corps du sujet la demande maternelle. Le sujet n'a plus à inclure l'X énigmatique du désir maternel et cette opération le libère d'une part importante de la contrainte de la demande soit: de sa composante surmoïque.

Cette mise en jeu de la fonction paternelle fait de la question du phallus un - ϕ . Elle relance complètement la question de la jouissance puisqu'avec le signifiant du nom du père la mère se signifie comme femme, femme d'un autre. La question de la jouissance féminine se présente alors comme l'horizon du fantasme, le point où va se concentrer la Chose.

« Se désigne comme homme, comme actif, celui qui jouit de l'autre sexe par la voie de son fantasme. Il faut pour cela que son manque advienne dans le défaut du corps de l'autre sexe dont le manque représente pour le sujet ce qui est irrémédiablement perdu. Cette rencontre suppose la castration que lui impose la signification phallique¹ ».

« Se désigne comme femme, comme passive, celle qui choisit d'être le reste de cette opération (castration) afin de cristalliser la cause du

désir. De ce fait, la femme incarne le dehors le plus immédiat de la chose. Elle présentifie le phallus mais seulement comme semblant car cette identification ne peut subsister en dehors du désir de l'homme² ».

« Quand une femme se laisse aimer, sa position la divise d'elle-même car en ce point elle s'évanouit dans le rapport sexuel. Elle tombe dans une perte qui empêche de parler de rapport bien que cette perte soit cependant jouissance dans la mesure où le phallus qu'elle devient manque à un autre qu'elle rejoint ainsi³ ».

En général, une femme ne consentira à prêter son apparence, ne consentira à jeter un voile sur le manque de signifiant dans l'Autre, à habiter cette vacance du symbolique, elle ne consentira à se faire le support du fantasme d'un homme qu'à condition que celui-ci la paie en retour par autre chose qu'un surmenage sexuel, à savoir qu'il la paie avec du signifiant soit: avec des paroles d'amour, le don de son nom ou d'un enfant...

Il y a une contrainte signifiante qui règle la rencontre d'un homme et d'une femme. Cette rencontre signifiante fait que là où un homme cherche à atteindre une femme comme corps de jouissance, celle-ci lui répond dans une sorte de déphasage en réclamant du signifiant; du signifiant qui de surcroît a la propriété de n'être jamais tout à fait celui-là qu'elle attend. Cette situation relance toujours la question: « que veut une femme? ». De ce fait un homme ne sera jamais quitte vis-à-vis d'une femme. Il ne la possédera jamais tout à fait, elle ne sera jamais toute à lui. Il lui faudra encore et toujours renouveler sa mise, s'acquitter d'une dette symbolique pour qu'elle puisse continuer de son côté à soutenir son désir envers lui; continuer à le soutenir de la place que lui assigne le fantasme de l'homme, faute de quoi cette place tiendrait du ravage.

Ainsi une femme si elle n'est pas toute phallique reste néanmoins, par ce biais toujours rattachée à la fonction phallique.

En conséquence et en vertu de la dépendance de la fonction phallique à la fonction paternelle, la dette symbolique qui règle la ren-

1 Gérard POMMIER. *L'exception Féminine*, Paris, Point hors ligne.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

contre de l'homme et de la femme nous paraît en dernier lieu à verser au compte de la paternité c'est-à-dire à cette instance qui introduit le sujet (homme ou femme) dans la dialectique du désir.

Ainsi l'ombre du père se profile-t-elle dans toute rencontre comme condition de sa possibilité mais aussi comme limitation de son excès (l'excès pourrait être conçu comme la recherche d'une jouissance brisant fantasmatiquement son lien à la jouissance phallique)

Mais l'espoir dont se nourrit le fantasme veut que cet excès soit néanmoins à chaque rencontre toujours possible. Un tel fantasme se soutient logiquement du fantasme du meurtre du père dont l'effet sur la vie sexuelle n'est pas sans dommage si ce meurtre ne peut être symbolisé.

Mais comment atteindre alors ce lieu de la vérité où une femme conduit un homme? Cette vérité qui ne peut pas toute se dire. Comment

l'atteindre autrement que par une création signifiante, la production d'un signifiant nouveau, d'un signifiant inédit.

L'amour comme l'oeuvre d'art participe à cette création de l'Autre sexué comme lieu de la vérité et l'élève à la hauteur de dieu.

Ce signifiant inédit, loin de nous ramener aux expériences amoureuses de notre enfance, nous en sépare toujours davantage. Ce signifiant inédit correspond, me semble-t-il, à ce que Lacan désigne comme signifiant « Un ». Ce signifiant ne signifie rien d'autre que « y a de l'Un ». C'est dire qu'il opère comme la promesse d'un signifiant à venir qui, tel un mirage, attire inlassablement l'homme vers la femme. Ce signifiant « Un » n'a de sens que par sa mise en correspondance avec le mathème S (\mathcal{A}) parce qu'il porte l'espoir d'en effacer la barre.

